

Et, prenant son feutre et son manteau, mouvement imité par le capitaine, le comte se leva et les trois hommes quittèrent le cabaret.

— Peut-être ; nous causerons en marchant, voilà tout.

— Comme il vous plaira, comte, dit le capitaine avec une apparente résignation.

### III

#### OU LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE AVEC MADEMOISELLE BLANCHE DE CASTELNAU

Après avoir quitté le cabaret de Renard, le comte du Luc et ses deux compagnons marchèrent pendant quelques instants côte à côte, sans échanger une parole.

Chacun de nos personnages était trop préoccupé et, disons-le, trop inquiet intérieurement, pour se sentir disposé à soutenir une conversation oiseuse.

Le ministre surtout, homme d'un caractère essentiellement doux, habitué à une vie calme, paisible, ne se rappelait point sans un effroi secret les scènes auxquelles il avait été, malgré lui, contraint d'assister pendant cette matinée. Non point qu'il craignît les conséquences que pourraient avoir pour lui les faits accomplis, car, bien que ministre, il n'avait pas le cœur lâche et possédait au contraire au plus haut degré le courage moral ; mais parce qu'il repugnait instinctivement à toute scène violente, et qu'un meurtre, quel qu'il fût, remplissait son esprit d'une pitié immense et d'une terreur involontaire.

Cependant, le jardin n'était plus désert ; cette promenade qui servait alors, comme elle sert encore aujourd'hui, de lieu de rendez-vous aux vieillards qui viennent s'y chauffer au soleil et aux enfants qui, sous la protection des domestiques affectés à leur service, s'y livrent, à l'ombre des grands arbres, à leurs joyeux ébats, commençait à se peupler de ses promeneurs ordinaires, qui de tous les côtés, y arrivaient comme à un rendez-vous.

En atteignant la grille fermant le jardin du côté des Tuileries, le comte du Luc s'arrêta ; ses deux compagnons l'imitèrent.

— Mon révérend, dit Olivier, nous nous séparons ici ; notre route n'est pas la même.

— Je le regrette, monsieur le comte, dit avec intention le ministre. N'aurai-je pas l'honneur de vous revoir ?

— Qui sait ? mon révérend, reprit Olivier avec amertume ; nous vivons à une singulière époque, où chacun ne peut répondre que de l'heure présente. Vous en avez eu ce matin la preuve.

— Oh ! ne parlez pas de cela, monseigneur.

— Et pourquoi n'en parlerais-je pas, vieillard ? ma vie est-elle plus assurée que celle de n'importe quel autre, ou croyez-vous que j'y attache un prix qu'elle ne vait pas ?

— Comte ! interrompit le capitaine, le lieu est mal choisi, il me semble, pour une conversation intime. D'ailleurs, j'aperçois entre les arbres la mine de furet de notre ami Clair-de-Lune. Après avoir assuré la fuite de nos amis, le drôle s'est sans doute embusqué pour nous happer au passage et nous narrer ses faits et gestes. Nous laisserons donc, si vous m'en croyez, le révérend Robert Graindorge aller à ses affaires et, sans plus tarder, nous irons aux nôtres.

— Vous dites vrai, capitaine, nous pouvons mieux employer notre temps que de causer en plein vent de choses qu'il est préférable de conserver secrètes, allez donc, mon révérend, que Dieu vous guide ! Sans doute vous retournez chez vous ?

— Mon intention, monseigneur, est de remettre à madame

la comtesse, le plus tôt qu'il me sera possible, la lettre que j'ai reçue pour elle.

— Sans doute, cette lettre doit avoir une haute importance. Vous ne sauriez trop vous hâter de la lui porter.

Il s'arrêta et fit une pause de quelques secondes.

— Maître Robert Graindorge, ajouta-t-il au bout d'un instant en le regardant fixement, et en pesant sur chacune de ses paroles, m'êtes-vous dévoué ?

— Monseigneur, pour le bien et l'honneur de votre maison, je vous appartiens corps et âme.

— Ah ! fit-il ; ma maison ?... Je ne comprends pas bien.

— Monseigneur, je suis vassal-né des comtes du Luc. Le peu que je suis aujourd'hui, c'est à cette noble famille que je le dois. Quels qu'ils soient, tous ceux qui portent ce nom révéré ont droit également à mon respect et à mon dévouement.

— C'est bien, maître Robert Graindorge, vous parlez comme il faut ; en effet, j'avais tort. Continuez à tenir la conduite que vous avez tenue jusqu'à ce jour, vous acquerez par là de nouveaux droits à ma bienveillance et à ma protection. Peut-être il se peut faire que bientôt une occasion se présente, je ne sais laquelle, où j'aurai besoin de faire appel à votre dévouement.

— Ce jour-là sera le bienvenu, monseigneur, car il me permettra de vous prouver combien complètement je vous suis acquis.

— Merci ! au revoir, maître Robert Graindorge, à bientôt ! je me souviendrai.

Il sembla vouloir ajouter quelque chose, sa bouche s'ouvrit même comme pour parler. Mais, après quelques secondes d'hésitation, il fit un dernier geste de la main, se détourna et s'enfonça à grands pas sous les charmilles, en compagnie du capitaine.

Le ministre suivit un instant le comte du regard ; puis, lors que celui-ci eut disparu sous l'épaisse ramure des arbres, le digne homme hocha la tête à plusieurs reprises, poussa un soupir étouffé, et, après être sorti du jardin à pas lents, il se dirigea vers la rue Saint-Honoré et s'enfonça résolument dans le dédale du vieux Paris.

Il lui fallut plus de quarante minutes pour atteindre la rue de la Cerisaie ; il était près de trois heures de l'après-dîner lorsqu'il arriva enfin à la porte de la maison de la comtesse du Luc.

— Ah ! ah ! vous voilà, mon révérend, lui dit maître Restaut dès qu'il l'aperçut ; je vous attends depuis longtemps ; madame la comtesse vous a déjà demandé plusieurs fois.

— Je suis désolé de n'avoir pu me rendre aux ordres de madame la comtesse, mais une affaire importante me retenait au dehors.

— C'est ce que j'ai eu l'honneur de dire à madame la comtesse. Aussi m'a-t-elle bien recommandé de vous prier aussitôt votre retour de vous rendre auprès d'elle.

— S'il en est ainsi, maître Restaut, ne me retenez pas davantage, et annoncez-moi, sans plus tarder.

— C'est juste, fit le majordome ; venez donc !

Les deux hommes, l'un précédant l'autre, se dirigèrent alors vers l'appartement de la comtesse du Luc.

La comtesse se tenait dans le salon où déjà nous avons eu occasion d'introduire le lecteur.

Elle n'était pas seule.

Georges, son charmant enfant, se roulait à quelques pas d'elle sur les tapis, attentivement surveillé par une servante affectée à son service.

Tout près de la comtesse était assise sur des coussins une